

COMPTE-RENDU DES JOURNEES D'ETUDES « ÉCRIVAINES ENTRE LITTÉRATURE ET SCIENCES II –
ESSAYISME, AUTO-/BIOGRAPHIE ET SAVOIRS », UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE,
13 ET 14 JUIN 2024

S'inscrivant dans la continuité des journées d'études « Écrivaines entre littérature et sciences – Négociations de savoirs dans les pratiques d'écriture de femmes dans l'espace germanophone depuis la fin du XIX^e siècle » initiées par Kerstin WIEDEMANN (Université de Lorraine, CERCLE) et Ralph WINTER (Université de Franche-Comté, CRIT) les 5 et 6 octobre 2023, ces deux demi-journées d'études prolongent un travail consacré au départ à des écrits journalistiques et littéraires d'autrices de langue allemande. L'approche se veut désormais comparatiste, en étendant la réflexion sur l'impensé du genre en matière d'écritures savantes aux domaines francophone, anglophone, hispanophone et italoophone. Le comité organisateur (Léa CASSAGNAU, Cindy GERVOLINO, Ralph WINTER) prend pour point de départ la concomitance de l'ouverture des universités européennes aux femmes dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et la division épistémologique des disciplines modernes entre sciences naturelles et sciences humaines, qui relègue à ses marges des disciplines émergentes comme la psychanalyse ou la sociologie (LEPENIES 2017). L'essayisme (ZIMA 2018) se fait alors le terrain de prédilection d'une exploration plus libre de ces nouveaux savoirs, qu'ils soient conformes ou non aux règles des discours scientifiques dominants. En rejoignant ainsi une approche des « savoirs situés » (HARAWAY 2007), les participant·e·s ont cherché à identifier ce qu'apporte l'essai sous forme de récit de soi et/ou d'autrui, où le savoir s'incarne dans une vie, par rapport à un savoir plus abstrait. Un des objectifs de ces journées d'études a donc été d'examiner les modalités d'investissement de ce genre par les écrivaines savantes pour mesurer leur apport à son histoire et à ses évolutions possibles à une échelle transnationale. Croisant ainsi une approche épistémocritique qui s'engage à identifier les types et les formes de savoirs élaborés par ces autrices, et une perspective diachronique attentive à l'évolution des usages stylistiques et littéraires et à l'influence d'une position marginale sur l'écriture, l'ensemble des panels s'est attaché à maintenir l'équilibre entre des approches singulières des savoirs et les conditions historiques dans lesquelles elles se situent nécessairement (GESS/JANBEN 2014).

La conférence inaugurale d'Annick LOUIS (UFC/EHESS) ouvre ainsi ces deux demi-journées sur un examen des traces des « invisibles », ces écrits féminins de la fin du XIX^e siècle qui interrogent selon elle à la fois le genre des genres – l'écriture féminine ayant tendance à privilégier la langue vernaculaire et l'écriture autobiographique – et l'absence de « statut auctorial » qui rend difficiles l'identification et la reconnaissance des productions littéraires au sein du circuit éditorial. En résultent alors des pratiques féminines spécifiques, bien souvent ignorées d'une histoire littéraire qui s'attache davantage à la figure féminine exceptionnelle qu'à celle, précaire, qui œuvre dans l'ombre (MOURA). Annick LOUIS nous présente deux exemples de « femmes savantes », Elisabeth DEHEQUE EGGER (1825-1910) et Elisabeth KONTOGIANNAKI DRAGOUMIS (1851-1931). La recherche des traces de cette auctorialité féminine invisible permet d'identifier des modèles récurrents : une sociabilisation dans des salons où se mènent des conversations savantes entre hommes et femmes, ou des tâches de rédaction liées à cette vie sociale – les femmes savantes sont secrétaires, traductrices, accompagnatrices, correctrices, etc. Elle soulève également des enjeux méthodologiques sur ces mouvements indirects de reconstruction : sur la méthode de déduction par élimination, sur le passage des « écritures ordinaires » (FABRE 1993) à des écritures lettrées ou savantes, ou encore sur les formes d'une modélisation de ce fonctionnement académique invisibilisant, que l'on parte d'une figure masculine au centre, autour de laquelle se déploie un réseau satellitaire de femmes, ou que l'on considère ce réseau, qui assure un « *academic service* » capital, comme un réseau premier introduisant une dépendance des hommes qui s'appuient dessus. Le projet d'une cartographie de ces relations réticulaires complexes pourrait alors éclairer ce qui se joue

en amont de cette coproduction des textes savants – en gardant à l'esprit qu'il n'est pas certain que ces femmes savantes aient été aussi invisibles à l'époque que ne le laisse entendre une histoire culturelle qui peine à remonter la piste de ces traces lacunaires.

Le premier panel se propose à son tour d'examiner ces écritures de pionnières, à commencer par celle de Margracia LOUDON qui emprunte des éléments de langage scientifique et pseudo-scientifique dans *The light of Mental science – An Essay on Moral training* (1845). Patrice BOUCHE (Besançon) relève que Loudon refuse de s'en tenir au rôle ancillaire d'une adaptation d'un contenu savant sous une forme vulgarisée, pour proposer sa propre synthèse d'éléments de langage économique dans *Philantropic Economy* en 1835. Dans une écriture qui emprunte au langage théologique pour bâtir un programme de justice sociale, pétrie d'une phrénologie qui infuse, sans n'être jamais nommée frontalement, un discours entièrement politique, LOUDON concilie habilement théodicée et discours politique de défense d'une réforme de l'éducation. La chercheuse Odile CHATIRICHVILI (Toulouse) partage, comme Annick Louis, une approche attentive à cette rhétorique de « la première femme », employée notamment dans les présentations biographiques de la mathématicienne Sofia KOVALEVSKAYA, une formulation qui a tendance à reléguer d'autres pionnières invisibilisées dans l'ombre. En constatant que ce sont souvent des femmes savantes qui écrivent sur d'autres femmes savantes, Odile CHATIRICHVILI propose une analyse imbriquée des écrits autobiographiques *Souvenirs d'enfance* (1895) de KOVALEVSKAYA, et des *Souvenirs sur Sofia Kovalevskaya* (2008) de la mathématicienne Michèle AUDIN, qui entremêle elle-même sa propre histoire à celle de la chercheuse russe. S'il est possible d'identifier des biographèmes classiques et de retrouver certains topoï des récits autobiographiques de mathématiciens, d'autres spécificités semblent également se dégager, telle qu'une interrogation explicite de la tension entre faits et fiction, entre subjectivité et objectivité, ou encore la porosité du « je » littéraire dans ce type d'écrits.

En partant du principe que les écritures de soi mobilisent à différentes échelles les savoirs psychiques, le deuxième panel s'est intéressé à trois figures de femmes savantes ayant partie liée à l'institution psychanalytique ou psychiatrique : Hermine HUG VON HUGENSTEIN, Lou ANDREAS-SALOME et Alda MERINI. Les trois communications ont ainsi cherché à dialectiser, à partir d'exemples tirés des œuvres, le rapport entre écriture littéraire et écriture scientifique. De cette manière, l'œuvre de Hermine HUG VON HUGENSTEIN – figure pionnière mais oubliée de l'histoire de la psychanalyse – ne cesse d'articuler, selon Carole MARTIN (Mulhouse), différents régimes énonciatifs jusqu'à former un « essayisme psychanalytique autofictif ». Cette écriture – dont le modèle exemplaire serait un « je », celui de la psychanalyste/énonciatrice qui étudie les discours d'un enfant s'exprimant également à la première personne du singulier et dont les récits cachent des éléments biographiques de Hermine HUG VON HUGENSTEIN – permet l'analyse scientifique et la construction de soi, rompant par là avec l'académisme (masculin) d'alors. Carole MARTIN voit dans ce désir d'inscription de soi dans et par l'écriture scientifique, le témoignage de la difficulté pour une femme d'être reconnue au sein du champ clinique : c'est à la fois la femme scientifique qui s'affirme et le moi profond de la psychanalyste qui se cherche. La communication de Ralph WINTER poursuit ces réflexions : pour Lou ANDREAS-SALOME, être psychanalyste provient aussi d'une volonté de mieux se connaître. En l'occurrence, elle passe par la forme d'un essai biographique sur son ami Rainer Maria RILKE, publié en 1928 et organisé en dialogue (« *Zwiesprache* »), intégrant des extraits de lettres et de poèmes de Rilke et les analyses de l'autrice-narratrice, qui se met en retrait, ne laissant que rarement transparaître un « je ». L'opposition critique entre la thèse selon laquelle la production littéraire de Lou ANDREAS-SALOME avait été empêchée au profit de son travail analytique, et celle selon laquelle la psychanalyse lui permettait de reprendre les fondamentaux de son expression artistique, est dépassée par Ralph WINTER, qui voit dans l'essai sur Rilke un scénario hybride, où la biographe côtoie la critique littéraire et l'analyste. Ce faisant, elle développe une

théorie de la création artistique et du narcissisme qui se distingue de celle de ses contemporains, notamment Freud, tout en formant un lexique hybride de néologismes. L'autrice brouille les frontières entre patient-artiste et analyste, entre étude de cas et dialogue semi-fictif si bien qu'elle dépasse le clivage entre les « deux cultures », sciences et lettres. Cette exigence de dépassement est au centre du travail d'Alda MERINI. *L'altra verità. Diario di una diversa* (1986), essai autobiographique des années d'internement de la poétesse italienne, rompt avec la narration chronologique avec pour but de changer le monde et la vie des malades mentaux. Les genres littéraires que sont l'autobiographie et le Journal voient ici leur organisation bouleversée, d'une part, à travers une structuration en îlots thématiques et, d'autre part, à travers un lyrisme qui suit la logique délirante du pathos. Ces deux principes de composition permettent à l'autrice de souligner l'« atemporalité de la souffrance » dans la maladie et de dénoncer les conditions d'internement, ce qui donne, paradoxalement, sa pertinence historique et performative à l'œuvre. L'écrivaine transforme ainsi son vécu et son œuvre en histoire de l'institution asilaire en mettant à profit la forme de l'essai, qualifiée de « malléable » par Manolo ONNIS (Besançon). De cette manière, les trois communications permettent une réflexion féconde quant à l'utilisation stratégique du récit auto-/biographique en contexte médico-scientifique.

L'analyse d'expériences poétiques singulières se doit donc de trouver un équilibre fragile entre l'identification des spécificités d'une écriture féminine et le refus d'une approche essentialisante ou thématique. Matéo BEAUBERT (Paris) relève ce défi en examinant les formes du délire chez María ZAMBRANO, autrice espagnole exilée en Amérique latine, en France et à Rome. Il propose d'envisager la forme littéraire qu'elle invente dans *Delirio et destino* (1952) comme le produit d'un « espoir vaincu », pour faire du délire non pas une autobiographie, mais au contraire, l'échec de l'autobiographie. Le savoir serait celui d'une compréhension de soi, au seuil de laquelle demeure toujours celle qui substitue aux fantômes du souvenir ceux de l'imagination. Dans un « multilogue » qui accueille une irruption de temps, de lieux et de personnages, ZAMBRANO passe de l'histoire individuelle à l'Histoire collective : Antigone moderne, le refus de la traditionnelle écriture autobiographique en première personne l'extrait d'un individualisme narcissique pour l'inclure dans un élan communautaire au sein de ce que BEAUBERT désigne comme une « Histoire liquide ». Ce serait celle d'une vie unique vécue à différents moments – en témoigne la forme fragmentaire et elliptique de l'écriture du délire qui retranscrit le vécu subjectif d'une réalité irrationnelle. Cette forme de l'entre-deux se différencie aussi bien de l'autobiographie que de l'autofiction : la narration en troisième personne évacue la question de la véracité au profit de la création d'un personnage qui refuse tout pacte autobiographique, et dépasse du même coup le cadre personnel de la personne qui écrit, pour convoquer une mémoire plus ancienne, plus primitive. Dans la seconde communication du panel, Aurore TURBIAU (Lausanne) s'inscrit également dans une perspective qui croise études de genre et champ épistémocritique en s'interrogeant sur les frontières subjectif/objectif et les modes binaires de la pensée qui séparent définitivement le rationnel de l'émotionnel dans la constitution des savoirs. En choisissant d'adresser des « non-savoirs » qui, de la même manière que le délire de ZAMBRANO, remettent en question la manière dont se forment les savoirs, elle nous présente deux autrices engagées – Christiane ROCHEFORT et Jocelyne FRANÇOIS – qui choisissent d'écrire depuis une position bisexuelle. La bisexualité est en effet envisagée comme un « lieu critique singulier », en s'appuyant sur le concept de « situation » en littérature emprunté aux théories existentialistes de Sartre et Beauvoir, que l'on retrouve ensuite dans les épistémologies du savoir situé (HARDING, HARTSOCK, HILL COLLINS, etc.). Le point de départ de TURBIAU est donc de se demander si des situations bisexuelles peuvent contribuer à former certains types de réflexions critiques ou influencer une écriture dans les récits de soi d'écrivaines féministes. Un texte comme *Les Amantes ou Tombeau de C* (1986) de Jocelyne FRANÇOIS propose ainsi une révision des savoirs sur ce qui signifie être une

femme : la bisexualité, conçue comme un « devenir mobile » (et non une « phase » ou une « identité »), est utilisée à la fois comme révélatrice d'une oppression hétéro-patriarcale et comme point de départ pour augmenter une prise de conscience sur et dans le monde. Les discussions à la suite de ce panel ont souligné la nécessité d'élargir l'approche épistémocritique à une réflexion sur ce qui constitue le savoir, ainsi qu'à des formes de savoirs moins institués et plus poreux.

Le dernier panel, qui soulève la question de l'engagement de l'écriture face aux savoirs, s'appuie également sur la nécessité de les situer pour inscrire une écriture dans un contexte social et politique. Audrey LORDE, dans son *Journal du cancer* (1980), revendique, elle aussi, une position située : celle d'une femme lesbienne féministe noire, amante et poétesse. Dans un ouvrage qui croise essai politique, manifeste littéraire et écriture autobiographique, elle livre le récit de sa mastectomie pour l'inscrire dans l'expérience plus vaste de toutes les femmes. Elisa CALVET (Toulouse), dans une communication qui interroge les enjeux politiques autour de « ce que la maladie fait de nous », suggère également d'envisager l'expérience de soi et sa mise en récit comme une forme d'expertise et donc de savoir. Dans son journal, Audrey LORDE explore les discours qui entourent les prothèses mammaires et en font un outil d'une domination patriarcale qui « absente » les femmes d'elles à elles-mêmes – en renforçant l'idée que l'être des femmes tout entier tient dans l'image qu'elles renvoient. Son écriture se fait l'instrument d'une découverte et d'un apprentissage de ce corps qui n'est plus envisagé uniquement sous l'angle de la perte ou comme objet d'une force agissante le rendant impuissant. Pour CALVET, il s'agit de revendiquer ce savoir indirect et différent d'autres formes de certitude, l'expérience, comme ayant une portée plus générale que ce à quoi on l'astreint habituellement – à savoir l'expression d'une subjectivité. En face, elle relève la puissance des discours sur le port de la prothèse, qui tendent à nier cette expertise de soi et « silencient » des expériences vécues. Maxime FECTEAU (Montréal) partage également cette analyse d'une marginalisation des femmes en constatant que leurs livres tendent à être considérés comme paralittéraires, et leurs savoirs comme parascientifiques. En s'intéressant à l'essayisme des femmes de science qui ont suivi Rachel CARSON, il part de l'hypothèse selon laquelle les essais féminins appartenant au « *new nature writing* » participent à élaborer une nouvelle épistémologie de vivre, ancrée dans les savoirs situés et dans une éthique de la réciprocité. Ainsi, la microbiologiste américaine Lynn MARGULIS développe-t-elle sa théorie de l'endosymbiose en 1966 en défendant l'importance de la coopération chez les bactéries, notamment dans l'évolution des cellules eucaryotes. Dans *Symbiotic planet* (1998), elle fait de l'écriture le lieu d'une mise en récit de sa subjectivité savante, qui transforme les êtres microbiologiques qu'elle étudie en personnages d'un ouvrage destiné à un lecteur non spécialiste. En cherchant à réintégrer la vie dans la biologie (« *put the life back into biology* »), MARGULIS travaille une langue qui donne à voir et à penser autrement l'agentivité non humaine et les processus évolutifs en passant d'un imaginaire mécaniste à une représentation où les organismes sont doués d'une agentivité propre. De même, la botaniste Potéouatami Robin WALL KIMMERER mène dans *Braiding Sweetgrass* (2013) une réflexion « cosmopolitique » qui tisse des liens entre savoir scientifique et savoir autochtone pour repenser notre rapport au végétal. Ce qui distingue cet entrelacement de l'essai autobiographique et de l'écrit scientifique du reste de la littérature environnementale est cette élaboration d'une « écolittératie » qui suggère une compréhension aussi sensible que savante des enjeux environnementaux. En effet, selon Maxime FECTEAU, ces autrices montrent que la rigueur n'est pas incompatible avec la sensibilité et l'engagement, et s'appuient précisément sur un lieu scripturaire particulier qui esquivé les binarismes et permet d'introduire une nouvelle subjectivité journalistique, première témoin des découvertes relatives.

Ces deux demi-journées d'études ont ainsi permis d'identifier des traits formels et esthétiques communs à des écritures essayistiques d'écrivaines savantes : le dépassement du binarisme, la création de néologismes ainsi que de métaphores, le passage d'une première à une troisième

personne, ou encore une écriture réticulaire qui accueille la fluidité. On peut remarquer la récurrence, dans les interventions, des notions d'hybridité, d'entre-deux et de dialogue. Plusieurs d'entre elles ont montré que ces notions témoignaient à la fois de difficultés de positionnement dans un champ donné, mais qu'en tant qu'outils conceptuels permettant de dépasser les binarismes, elles visaient également des buts pragmatiques et utopiques de transformation, tant dans le domaine de la connaissance que dans le champ politique et social. Cependant, le questionnement sur la place de telles écritures « hybrides » face à l'institution littéraire reste ouvert. Plusieurs problèmes ont ainsi vu le jour dans une volonté de dialectiser le rapport entre écriture littéraire et écriture scientifique : les difficultés des femmes à être reconnues dans un champ disciplinaire vont de pair avec les difficultés à reconnaître un savoir comme tel à cause d'un cadre scripturaire particulier. Les échanges ont également souligné la ligne de crête qui se dessine entre une parole située et l'abandon d'une ambition d'objectivité, ou entre la volonté de revendiquer la légitimité d'un savoir tout en refusant ces critères de légitimation jugés obsolètes. Les différentes contributions ont ainsi pu explorer des enjeux génériques dans une redéfinition des genres traversés par une forme de mobilité, et au travers de réflexions fécondes quant à l'utilisation stratégique du récit autobiographique ou biographique en contexte médico-scientifique.

Cindy GERVOLINO
Doctorante en littérature comparée
Université de Franche-Comté, CRIT
F-25000 Besançon

Appel à contributions et programme

<https://ateliersflgc.hypotheses.org/602>

<https://crit.univ-fcomte.fr/2024/05/29/essayisme-auto-biographie-et-savoirs/>

Bibliographie

Léa Cassagnau : Compte rendu des Journées d'études « Ecrivaines entre littérature et sciences – Négociations de savoirs dans les pratiques d'écriture de femmes dans l'espace germanophone depuis la fin du XIXe siècle », Université de Franche-Comté, 5-6 octobre 2023. URL : https://genregerm.hypotheses.org/files/2023/11/compte-rendu_VF.pdf [10.07.2024].

Daniel Fabre et al. : *Ecritures ordinaires*. Paris : Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, P.O.L., 1993.

Nicola Gess, Sandra Janßen (Eds.) : *Wissens-Ordnungen : zu einer historischen Epistemologie der Literatur*. Berlin : De Gruyter, 2014.

Donna Haraway : « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », Denis Petit (trad.), dans : *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*. Paris : Exils Éditeurs, 2007, p. 107-142.

Sandra Harding : « Rethinking Standpoint Epistemology : What Is Strong Objectivity ? », dans : Alcoff Linda et Potter Elizabeth (Eds.) : *Feminist Epistemologies*. New York, Londres : Routledge, 1993, p. 49-82.

Sandra Harding, Merrill B. P. Hintikka (Eds.) : *Discovering Reality : Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and the Philosophy of Science*. Londres, Boston, Dordrecht : D. Reidel Publishing Co., 1983.

Nancy C. M. Hartsock : « The Feminist Standpoint : Developing Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans : *Ibidem*, p. 283-310.

Patricia Hill Collins : *Black Feminism Thought. Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York, Londres : Routledge 2000 [1990].

Wolf Lepenies : *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Traduit de l'allemand par Henri Plard. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme 2017. [Edition originale : *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*. München : Hanser 1985].

Jean-Marc Moura : *La totalité littéraire. Théories et enjeux de la littérature mondiale*. Paris : PUF, 2023.

Pierre V. Zima : *Essai et Essayisme. Le potentiel théorique de l'essai. De Montaigne jusqu'à la postmodernité*. Paris : Classiques Garnier 2018. [Edition originale : *Essay / Essayismus. Zum theoretischen Potenzial des Essays : Von Montaigne bis zur Postmoderne*. Würzburg : Königshausen & Neumann 2012].